

(Plouidi des Bulgares, Filibich des Turcs) C'est une *Stin. de l'Orient*
 V. de 45 000 âmes environ. bâtie le long de la *Wasi* *Stamfort*
 tra et adossée à trois collines syenitiques, qui lui ont valu *1873 c. 645*
 son nom latin de *Trimontium*. De ces sommets où les
 maisons dominant des précipices de 3 à 400 mètr., la rue
 embrasse la chaîne entière de *l'Almas*. L'ancienne ci-
 té grecque et byzantine occupait les hauteurs, et les rem-
 parts existent encore sur quelques points. On trouve sur la
 colline nommée *Stab-Tepé*, rocher de granit très-es-
 carpé de trois côtés, les vestiges d'une *épave pélagique*
 & Ces restes de mur, au nombre de trois, sont situés sur
 le côté de l'Acropole qui regarde *la Meritza*. Le plus
 septentrional mesure 6 mètr. de long sur 2 environ de haut.
 Les deux autres qu'on voit à l'ouest à peu près les mê-
 mes dimensions. Les pierres les plus grandes ne sont pas
 taillées; elles ont la forme de polygones irréguliers, et
 sont assorties sans ciment, de manière à ne laisser entre
 elles aucun interstice. Cette construction primitive nous
 prouve que ces murailles appartiennent à la plus haute an-
 tiquité, probablement aux anciens Thraces, qui, selon les
 témoignages de Tacite, avaient l'habitude d'établir
 leurs châteaux sur des rocs inaccessibles. L'histoire nous
 apprend toutefois que dès les temps de Philippe, cet-
 te ville avait reçu une colonie grecque.

La partie préminente de Philippopolis a conservé le nom de butte du château (Hissar Teppesi), bien qu'elle ne supporte plus de forteresse: c'est à peu près le centre du quartier turc. Le quartier israélite (Marach) est le plus occidental: ceux des Grecs, des Bulgares orthodoxes et des Arméniens occupent à peu près le milieu de la ville; celui des Partikans (Bulgares catholiques) est à l'extrémité N.-E., enfin le Tsiganka-Mahalle (quartier des Arméniens) est à l'E et au pied des escarpements du Hissar.

Le plan de la ville apparaît si facile à retrouver. On suit en partie la ligne que dessinent les murs. Les temples principaux étaient bâtis sur la pente orientale, les cimetières occupent la plaine où ils sont encore aujourd'hui à dr. et à g. de la route d'Andriano-ple. (Alb. Dumont).

La ville moderne compte 6500 maisons et 2000 boutiques. Comme monuments modernes, nous ne pouvons guère citer que la Banque (Sarraf-Hané), assez analogue au Gostinnoïdvor de Moscou.

Le négoce et la banque, industries principales des Grecs, des Juifs, des Arméniens et d'une notable portion des Bulgares, donnent à cette ville une importance énorme, sans parler du commerce

de transit: car Philippopolis occupe l'intersection
des routes de Constantinople à Belgrade, du Danube à
Salonique, de la mer Noire à l'Adriatique. Aussi les
principales puissances de l'Europe y ont-elles des con-
suls. La ville relevait directement, il y a 40 ans, de
la sœur du sultan, qui la faisait gouverner par un
ayan ou sous-préfet: nous ignorons si cet état de
ses a changé depuis. Les Turcs sont du reste ~~de~~ minorité
dans la ville, comme dans la province: les Grecs forment
la partie la plus éclairée de la population: ils ont à
Philippopolis un musée où l'on a rassemblé précieusement
toutes les antiquités qui se trouvent encore dans le
pays; leur bibliothèque contient non seulement les clas-
siques, mais encore nombre d'ouvrages modernes; ils doy-

Une statistique officielle porte la population mâle de la
province à 172 000 mahométans, 172 000 chrétiens orthodoxes,
574 Arméniens, 10 464 Tziganes et 1415 ismaélites. Les mu-
sulmans des campagnes n'appartiennent pas à la race
turque; ce sont des chrétiens qui ont accepté l'islamisme
lors de la conquête et n'ont pas une intelligence fine
nette des différences qui séparent le Coran et l'E-
vangile.

nent des bals où l'on danse au piano, ils font venir le
 Vienne les modes les plus récentes. Plusieurs d'entre eux
 parlent assez bien le français. Les Bulgares, qui forment
 la majorité de la population, les suivent aujourd'hui dans
 la voie des développements intellectuels. Ils ont créé des
 écoles, notamment un vaste lycée très-confortable in-
 inauguré en 1868. On y enseigne le bulgare, le turc,
 le grec, le français, les sciences etc. Les professeurs ont
 un goût très-prononcé pour l'instruction, et recherchent
 avidement les notions relatives aux origines de leur
 nationalité. Les écoles primaires sont au nombre
 de 18 par les filles, et par les garçons; toutes ces innova-
 tions ont demandé une dépense de 138 000 fr. en moyenne;
 les Bulgares se sont imposés pour y faire face à raison
 de 6 piastres (2 fr.) par famille; en même temps, on
 envoyait, aux frais de tous, les jeunes gens en lace-
 pe, à Paris, à Vienne, en Russie, en Angleterre,
 à Constantinople. On commence à imprimer des
 livres bulgares, bible, grammaires, traités élémentai-
 res. Ce recueil intellectuel est lié d'ailleurs à un
 mouvement religieux qui tend à affranchir l'églé-
 se bulgare du patriarcat grec du Phanar, et à ce-
 faire une église autocéphale, c'est-à-dire indépen-
 dante et nationale. Philippopolis compte environ

Pythopolis

2000 catholiques pauliciens venus pour la plupart de Sophia; depuis 1848 ils ont un évêque, une école, quatre écoles de charité et une église pour laquelle la France fait une pension; les Arméniens fort peu nombreux ont une église où l'on révere comme l'image d'un saint un de ces bas-reliefs antiques représentant le cavalier Thrace dont nous avons parlé ci-dessus (V. Bagardjik.)

Le konak du pacha occupe l'angle de la grande rue et de la Maritza, après le pont: tout près et sur le fleuve, est un petit café à la grecque d'où l'on jouit d'une perspective moins étendue, mais bien plus douce à l'oeil que le vaste panorama qu'on embrasse du haut de la butte de Bonnardjik.

Les antiquités de Philippopolis sont assez nombreuses: elles consistent en diverses inscriptions, la plupart de l'époque romaine: presque toutes sont grecques. Un certain nombre sont conservées dans un petit musée entretenu par la société grecque. Les morceaux les plus nombreux ont été retrouvés dans les cimetières. On y a reconnu nombre de tombeaux antiques, et à 4 mètres de profondeur un petit sanctuaire funéraire enca-

re en place. A l'E. de la ville, on trouve un grand nombre de debris d'architecture, de linteaux, de colonnes et de chapiteaux, qui proviennent des anciens temples. Ces fragments, d'ailleurs sans valeur artistique, indiquent en general des edifices de petites dimensions, elevés à la hâte et sans goût.

La butte de Bouvardjik tire son nom d'une fontaine (Bouvar) qui est l'objet d'un pèlerinage local, comme les fontaines miraculeuses de la Bretagne. Sur son sommet, la rue embrasse une portion de la plaine au N. de Philippopolis. Les rivières qui entourent la ville, le cours de la 4^{me} sur une longueur de 3 à 4 lieues, les accroissements du Rhodope et la fontaine étroite et souterraine où s'abrite la colonie grecque de Stenimatho, à 4h au S. (V. ci-apres). Au sommet du Bouvardjik, G. Lejean signale une inscription informe, creusée dans le roc vif, que les hellénistes parviendront peut-être à déchiffrer, et où il n'avait lu que le nom d'Hercule.

On voit autour de Philippopolis plus de 300 de ces tumulus dont nous avons parlé ci-dessus.

Les vallées qui s'ouvrent près de Philippopolis se trouvent au sein d'un massif de montagnes nommé le Despot-Planina, habitée par une intéressante

Родовоју

population pastorale. M. Verevitch (de Séis en
 Macédoine) y a recueilli une série de chants popu-
 laires en langue slave, d'un caractère doux et pa-
 stique, parmi lesquels on est frappé de retrouver
 la légende d'un personnage merveilleux, Orfon,
 habile musicien, qui adoucit les moeurs barbares, ra-
 vit aux dieux les secrets des arts, et enleva aux gé-
 ns malfaisants sa femme. Il est difficile
 de ne pas y reconnaître un héros; mais des poèmes
 actuels, consacrés à ce personnage classique, valent
 un peu suspects, d'autant plus qu'on a voulu tout de
 suite les faire servir à appuyer certaines théories
 ethnologiques qui attribuent à la race slave, dès les
 âges héroïques, la possession de la Thrace (V. M. Dumont).
 De Philippopolis, la voie ferrée, se dirigeant à l'E.,
 suit la rive dr. de la Maritza et atteint (12 km) la
 station de Katanizza-Ménimakha.

(Plorodi des Bulgares, Filibeh des Turcs) C'est une ville de l'Orient
N. de 45 000 âmes environ. bâtie le long de la Maritza. Isambert
l'a et adossée à trois collines syénitiques, qui lui ont valu 1873 p. 645
son nom latin de Trimontium. De ces sommets où les
maisons dominent des précipices de 3 à 400 mètr., la rue
embrasse la chaîne entière de l'Hemus. L'ancienne ci-
té grecque et byzantine occupait les hauteurs, et les rem-
parts existent encore sur quelques points. On trouve sur la
colline nommée Nabet-Tépé, rocher de granit très-es-
carpé de trois côtés, les vestiges d'une enceinte pélasgique
Ces restes de mur, au nombre de trois, sont situés sur
le côté de l'Acropole qui regarde la Maritza. Le plus
septentrional mesure 6 mètr. de long sur 2 environ de haut;
les deux autres qui on voit à l'E. offrent à peu près les mê-
mes dimensions. Les pierres les plus grandes ne sont pas
taillées; elles ont la forme de polygones irréguliers, et
sont assorties sans ciment, de manière à ne laisser entre
elles aucun interstice. Cette construction primitive nous
prouve que ces murailles appartiennent à la plus haute an-
tiquité, probablement aux anciens Thraces, qui, selon les
témoignages de Tacite, avaient l'habitude d'établir
leurs châteaux sur des rocs inaccessibles. L'histoire nous
apprend toutefois que dès les temps de Philippe, cet-
te ville avait reçu une colonie grecque.

La partie proéminente de Philippopolis a conservé le nom de butte du château (Kissar-Eyessi), bien qu'elle ne supporte plus de forteresse; c'est à peu près le centre du quartier turc. Le quartier israélite (Marach) est le plus occidental: ceux des Grecs, des Bulgares orthodoxes et des Arméniens occupent à peu près le milieu de la ville; celui des Parlikans (Bulgares catholiques) est à l'extrémité S. E., enfin le Tsiganka-Mahalle (quartier des Bohémiens) est à l'E. et au pied des escarpements du KISSAR.

« Le plan de la ville ancienne est facile à retrouver. On suit en partie la ligne que suivraient les murs. Les temples principaux étaient bâtis sur la pente orientale, les cimetières occupaient la plaine où ils sont encore aujourd'hui à dr. et à g. de la route d'Andrinople (Abb. Dumont.).

La ville moderne compte 6500 maisons et 2000 boutiques. Comme monuments modernes, nous ne pouvons guère citer que la Banque (Sarraf-Hané), assez analogue au Gostinoidvor de Moscou.

Le négoce et la banque, industries principales des Grecs, des Juifs, des Arméniens et d'une notable portion des Bulgares, donnent à cette ville une importance énorme, sans parler du commerce

de transit: car Philippopolis occupe l'intersection des routes de Constantinople à Belgrade, du Danube à Salonique, de la mer Noire à l'Adriatique. Aussi les principales puissances de l'Europe y ont-elles des consulats. La ville relevait directement, il y a 40 ans, de la soeur du sultan, qui la faisait gouverner par un ayan ou sous-prefet: nous ignorons si cet état de choses a changé depuis. Les Turcs sont du reste en minorité dans la ville, comme dans la province. Les Grecs forment la partie la plus éclairée de la population: ils ont à Philippopolis un musée où l'on recueille précieusement toutes les antiquités qui se trouvent encore dans le pays; leur bibliothèque contient non seulement les classiques, mais encore nombre d'ouvrages modernes; ils doy-

1 Une statistique officielle porte la population mâle de la province à 112 000 mahométans, 172 000 chrétiens orthodoxes, 571 Arméniens, 10464 Tziganes et 1415 israélites. Les musulmans des campagnes n'appartiennent pas à la race turque; ce sont des chrétiens qui ont accepté l'islamisme lors de la conquête et n'ont pas une intelligence bien nette des différences qui séparent le Coran et l'Evangile.

ment des bals où l'on danse au piano, ils font venir de Vienne les modes les plus récentes. Plusieurs d'entre eux parlent assez bien le français. Les Bulgares, qui forment la majorité de la population, les suivent aujourd'hui dans la voie du développement intellectuel. Ils ont créé des écoles, notamment un vaste lycée très-confortable inauguré en 1868. On y enseigne le bulgare, le turc, le grec, le français, les sciences, etc. Les professeurs ont un goût très-prononcé pour l'instruction, et recherchent avidement les notions relatives aux origines de leur nationalité. Les écoles primaires sont au nombre de 18 pour les filles, 18 pour les garçons; toutes ces innovations ont demandé une dépense de 138 000 fr. en moyenne; les Bulgares se sont imposés pour y faire face à raison de 6 piastres (2 fr.) par famille; en même temps, on envoyait aux frais de tous, les jeunes gens en Europe, à Paris, à Vienne, en Russie, en Angleterre, à Constantinople. On commence à imprimer des livres bulgares, bible, grammaires, traités élémentaires. Ce réveil intellectuel est lié d'ailleurs à un mouvement religieux qui tend à affranchir l'église bulgare du patriarcat grec du Phanar, et à refaire une église autocephale, c'est-à-dire indépendante et nationale. Philippopolis compte environ

2000 catholiques pauliciens venus pour la plupart de Sophia; depuis 1848 ils ont un évêque, une école, quatre sociétés de charité et une église pour laquelle la France fait une pension; les Arméniens fort peu nombreux ont une église où l'on révère comme l'image d'un saint un de ces bas-reliefs antiques représentant le cavalier Thrace, dont nous avons parlé ci-dessus (V. Bagardjik.)

Le konak du pacha occupe l'angle de la grande rue et de la Maritza auprès du pont: tout près et sur le fleuve, est un grand café à la grecque d'où l'on jouit d'une perspective moins étendue, mais bien plus douce à l'œil que le vaste panorama qu'on embrasse du haut de la butte de Bonnardjik.

Les antiquités de Philippopolis sont assez nombreuses: elles consistent en diverses inscriptions, la plupart de l'époque romaine: presque toutes sont grecques. Un certain nombre sont conservées dans un petit musée entretenu par la société grecque. Les morceaux les plus nombreux ont été retrouvés dans les cimetières. On y a reconnu nombre de tombeaux antiques, et à 1 mètre de profondeur un petit sanctuaire funéraire enca-

re en place. A l'E. de la ville, on trouve un grand nombre de debris d'architecture, de linteaux, de colonnes et de chapiteaux, qui proviennent des anciens temples. Ces fragments, d'ailleurs sans valeur artistique, indiquent en general des edifices de petites dimensions, elevés à la hâte et sans goût.

La butte de Bouïardjik tire son nom d'une fontaine (bouïar) qui est l'objet d'un pèlerinage local, comme les fontaines miraculeuses de la Bretagne. De son sommet, la vue embrasse une portion de la plaine nue de Philippopolis, les rivières qui entourent la ville, le cours de la Maritza sur une longueur de 3 à 4 lieues, les escarpements du Rhodope et la faille étroite et pittoresque où s'abrite la colonie grecque de Stenimakhio, à 4h au S. (V. ci-après). Au sommet du Bouïardjik, G. Lejean signale une inscription informe, creusée dans le roc vif, que les hellénistes parviendront peut-être à déchiffrer, et où il n'aurait pu que le nom d'Hercule.

On voit autour de Philippopolis plus de 200 de ces tumulus dont nous avons parlé ci-dessus.

Les vallées qui s'ouvrent près de Philippopolis conduisent au sein d'un massif de montagnes nommé le Despoto-Planina, habitée par une intéressante

population pastorale. Mr. Vercovitch (de Séris en
 Macédoine) y a recueilli une série de chants popu-
 laires en langue slave, d'un caractère doux et po-
 étique, parmi lesquels on est frappé de retrouver
 la légende d'un personnage merveilleux, Orfen,
 habile musicien, qui adoucit les moeurs barbares, ra-
 vit aux dieux les secrets des arts, et enleva aux gé-
 es malfaisants sa femme Orfenisa. Il est difficile
 de ne pas y reconnaître Ophélie; mais des poèmes
 actuels, consacrés à ce personnage classique, restent
 un peu suspects, d'autant plus qu'on a voulu tout de
 suite les faire servir à appuyer certaines théories
 ethnologiques qui attribuent à la race slave, dès les
 âges héroïques, la possession de la Thrace (V. M. Dumont)
 De Philippopolis, la voie ferrée, se dirigeant à l'E,
 suit la rive dr. de la Maritza et atteint (13 kil) la
 station de Katinizza-Skenimakho.